

Terres de Durance : quoi de neuf ?

Henri Amouric, Lucy Vallauri

▶ **To cite this version:**

Henri Amouric, Lucy Vallauri. Terres de Durance : quoi de neuf ?. Céramiques. Dialogue entre tradition et contemporain, Musée de Salagon, 04300 Mane, pp.28-43, 2018, 979-10-96168-02-6. halshs-01781191

HAL Id: halshs-01781191
https://shs.hal.science/halshs-01781191

Submitted on 9 Jan 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Céramiques

Dialogue entre tradition et contemporain

Jérôme Galvin
Jean-Nicolas Gérard
Agathe Larpent
Camille Virot

Sous la direction
d'Isabelle Laban-Dal Canto



La terre vernissée



Deux fontaines dites de l'Aresten, potier à Mane. Terre cuite vernissée. XIXe siècle. Prêt du musée de Forcalquier, inv. 1916.28.2 et 1916.54.2

Terres de Durance, quoi de neuf ?

Le camaïeu des gris

Les terres bas-alpines, à l'image de l'ensemble de la Provence du Moyen Age, furent dominées par la céramique cuite en mode dit réducteur, c'est-à-dire ayant subi un « enfumage » en fin de cycle, lequel donnait, avec la migration des ions carbones dans la pâte argileuse, une teinte variant du brun clair au gris-noir le plus soutenu. Cette primauté des nuances du gris dans le vaisselier restreint de ces époques qui n'étaient point obscures se maintint au moins à compter du IX[e] jusque dans le cours du XIII[e] siècle. Toutes les découvertes, anciennes comme récentes, concourent à confirmer cette règle qui depuis peu souffre peut-être une notable exception, la mise au jour par Daniel Mouton dans des niveaux sans doute carolingiens sur le site du castrum Notre-Dame d'Allemagne-en-Provence de pots et d'une trompe, d'aspect différent, se distinguant par une coloration beige et des panses lissées sommairement (Mouton,Varano 2016). La masse du matériel archéologique est cependant toujours grise ou noire, comme en attestent les découvertes publiées naguère. Qu'il s'agisse du riche répertoire de formes exhumées sur la motte de Niozelles, datées de l'An Mil réunissant des pots à bec ponté, à rebord en bandeau, des jattes couvertes et des fragments de gourde, jarre et trompe (Mouton 2008, p. 43-48), ou sur la Moutte d'Allemagne-en-Provence (Mouton 2015, p. 47-50) ; de la diversité des centaines de pégaus à encens ou à eau consacrée placés dans les tombes des nécropoles de Notre-Dame-du-Bourg à Digne, de Curel, de Ganagobie, de Saint-Michel de Cousson (Démians d'Archimbaud, Pelletier 1995 ; Fixot, Pelletier 1995 ; Pelletier 1995 et 1996 ; Zérubia 1995a ; Bailly 2011), de Salagon, de ceux du Pré de Foire - Pré du Chapitre de Riez (Guionova 2011), de la cathédrale de Sisteron, à Senez (Dupuis *et al.* 2015), Castellane, Céreste (Bailly à paraître) ou bien encore de découvertes isolées, toutes s'inscrivent dans une chronologie des XII[e]-XIII[e] siècles, avec de notables variations de taille, la présence ou l'absence de bec, d'anses, ou de rares décors imprimés à la roulette ou à la molette. (Fig. 1)



Fig. 1 : Pégau de la nécropole de l'église de Senez XIII[e] s. Photo : M. Dupuis.

Une touche de couleur et de brillant

Au milieu de cet océan de gris, quelques vases venus d'ailleurs apportent une touche de brillant et de couleur.

Les plus anciens sont les tessons de «vetrina pesante» à glaçure plombifère verte provenant du Latium et plus généralement d'Italie du Nord, retrouvés à Notre-Dame-du-Bourg de Digne et sur la Rocca de Niozelles dans des niveaux du X^e^ et du début du XI^e^ siècle. Dans ce même contexte castral, un bord de coupe émaillé à décor vert et brun témoigne des premiers échanges avec l'Espagne andalouse (Vallauri 1995).

Les prospections, comme les fouilles conduites en Haute-Provence, indiquent ensuite que des produits venus d'ailleurs sont bien présents y compris dans des sites fort isolés, reflets d'une quête du «luxe» ou de terres cuites aux qualités intrinsèques exceptionnelles.

Les terres cuites culinaires vernissées de l'Uzège, marmites, jattes, pégaus et pichets des habitats médiévaux de Digne, de la nécropole de Notre-Dame-du-Bourg, de Curel, de la cuisine de l'Abbaye de Ganagobie (Zérubia 1995b, Leenhardt 1996) et du prieuré de Volonne, se distinguent par une remarquable capacité à encaisser les chocs thermiques. Ils sont en usage dès la première moitié du XIII^e^ siècle.

Il est également probable, au vu de ce que montrent les fouilles et disent les textes, que d'autres terres cuites réfractaires, issues d'Ollières, ont trouvé, par voie de terre ou via Marseille par le Val de Durance, le chemin de la Haute-Provence à la fin du XIV^e^ et au début du XV^e^ siècle, jusqu'à Digne, Allemagne-en-Provence et Riez (Guionova 2011).

Au milieu de ces importations (?), les trompes d'appel du château de Faudon découvertes en 1907, l'une en terre brute, l'autre sous couverte verte, sans doute datables du XIV^e^ siècle, posent un problème particulier en ce qu'elles ne sont pas attribuables à une production connue à ce jour (Ganet, Pelletier 1995) (Fig. 2).



Fig. 2 : Trompes d'appel du château de Faudon, XIV^e^ s. Photo : S. D'Houwt.

Les vaisselles que l'on peut considérer comme relevant d'un apparat évident, donc comme « luxueuses », ont les mêmes origines que celles qui ornent les tables des riches et puissants de la Basse-Provence. Les coupes glaçurées à décor incisé sur engobe viennent de Ligurie, les faïences, bleues et brunes du Maghreb, les vertes et brunes réfractaires de l'Uzège et les calcaires de la Basse-Vallée du Rhône ou de Marseille dans le cas de Ganagobie. Les premiers bleus et lustre métallique de Valence, datant du début du XIVe siècle sont présents dans les habitats de Digne et les vertes et brunes de Pise à Riez (Guionova 2011). Leur succèdent, à la fin du XIVe siècle, les productions de série de même origine, verte et brune, bleue à décor lustré ou en lustre seul, sur Le Castellet d'Allemagne-en-Provence par exemple (Mouton 2015).

C'est à l'une ou l'autre de ces productions de qualité qu'il faut rattacher les mentions de céramique dite de Bougie « opus de bugea », figurant dans le tarif du péage de Meyrargues vers la Haute-Provence en 1367, au côté de l'énigmatique « opus de domasco », ouvrage de Damas, attestées un peu partout en Provence et Languedoc à cette époque. La céramique dite de Bougie, présente dans un inventaire de belle maison de Manosque du début du XVIe siècle et dans deux inventaires d'apothicairerie de Sisteron en 1473 et 1506 est certainement de bonne facture puisque dans ce dernier cas elle qualifie des « pichets… longs peints ». Un autre texte important daté de 1426, mentionne l'expédition à partir de Marseille d'écuelles tirées de son commerce terrestre et maritime, à destination de Riez, Forcalquier, Manosque, Barrême et Curbans (Amouric 1995, p. 93-94).

La question des ateliers locaux

Au vu des découvertes archéologiques et en l'absence de mentions écrites, les seules productions locales avérées sont certainement celles de la vaisselle grise comme dans le cas de Niozelles, par des analyses géochimiques. La diversité des pâtes plaide en faveur d'une multiplicité de petites officines dont aucune n'a été reconnue à ce jour. Un texte ambigu de 1285, concernant l'Hôpital de Lardiers fait néanmoins mention de potiers étrangers à la localité proposant leurs « oules » à la vente et taxés en conséquence et l'on peut supposer qu'il exista de modestes ateliers à l'aire de chalandise restreinte.

Mais sans doute dès la fin du XIVe siècle, il y eut un ou plusieurs « olliers » à Sisteron, comme l'indique le testament de Bertand Mote en 1402, qui cite également un certain Jean Bosse aussi potier jusqu'au moins en 1418. Juvenus Quiri, potier probablement italien et piémontais - de Chieri ? - est, lui, en activité au même endroit en 1471. De cette industrie nouvelle (?), les seuls indices matériels que nous puissions rapprocher proviennent du couvent de la Visitation et sont datés par des monnaies de la fin du XVe siècle. Les fouilles ont livré des bols, des écuelles à petites oreilles coupées ou festonnées ainsi que des coupes à marli au décor incisé complexe et serré, ou d'oiseaux aux larges plumes et ailes éployées, d'exécution très soignée qui pourraient être les plus anciennes fabrications du susdit Juvenus Quiri (Lemaire 1995 ; Amouric, Vallauri 1995) (Fig. 3).

Les terres cuites d'architecture et la part des italiens

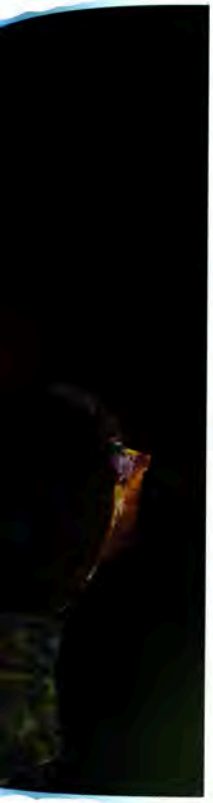
En Haute-Provence comme dans le restant du Comté, le matériau de couverture dominant est la tuile canal, dite romane. Cela n'exclut ni les lauzes de pierre ni les toitures de chaume, mais elles sont réservées soit à des édifices religieux soit à des habitations et bâtiments ruraux plus modestes. L'essentiel est cependant la tuile commune, dont la fabrication est dans la plupart des cas affaire collective. Les tuileries sont majoritairement communales et concédées à contrat à des artisans rarement sédentaires, lesquels en échange de conditions favorables d'exploitation -accès gratuit aux argiles et au combustible, près des bâtiment remis en état, aide financière et matérielle etc. – sont tenus de produire un nécessaire de qualité pour les habitants du lieu pendant un temps déterminé et selon des conditions imposées très variables – formes, dimensions, quantités, tarifs – dans le cadre parfois d'une véritable « banalité » communale. Dans ce cas, en effet, il est interdit au concessionnaire d'œuvrer pour d'autres que les habitants du lieu et/ou de vendre à l'extérieur sans respecter des délais ou formes convenues. Ces mesures de restrictions s'expliquent par le fait que l'on a soin d'épargner les ressources en combustible sur lesquelles les tensions avec les usages domestiques sont sensibles, mais aussi que l'on se doit de maintenir l'homogénéité des modules mis en œuvre sur les toitures.

La tuilerie au Moyen Age constitue un secteur stratégique et s'assurer les services d'artisans compétents est une des priorités des communautés provençales, or ces derniers sont rares. C'est peut-être pour cela que la tuilerie bas-alpine et de façon plus générale provençale est littéralement dans la main d'artisans



Fig. 3 : Pichet, bols, écuelles Couvent de la Visitation, Sisteron, fin XV[e] s. Photo : P. Foliot.

italiens dès la fin du Moyen Age. Au fil des dépouillements d'archives des XIV[e] et XV[e] siècles cette évidence est en effet devenue manifeste. L'essentiel des ateliers de terres cuites architecturales est tenu par des hommes originaires du Piémont, de la Ligurie et surtout de Lombardie, avec une présence quasi monopolistique dans la deuxième moitié du XV[e] siècle. Nous avons démontré naguère que ce phéno-



mène touchait aussi la Haute-Provence au travers de l'étude du cas de Manosque, où la famille de Crossio ou de Crocio, originaire de Vigevano en Lombardie a non seulement occupé les tuileries du territoire mais aussi contrôlé un réseau d'ateliers dans les environs de la ville (Amouric 1989).

Cependant l'on constate en quelques décennies l'assimilation rapide de ces nouveaux venus et leur accession à d'autres métiers plus rémunérateurs et même aux charges de la gestion communale.

Manosque : les pères fondateurs

Mais à la fin du Moyen Age, les italiens ont également joué un rôle fondateur dans l'histoire de la céramique provençale du tournant des XV^e^ et XVI^e^ siècles. Nous avons exposé à de nombreuses reprises le rôle de «l'école de Manosque» qui vit le jour en 1488 grâce à la volonté commune d'un artisan hors du commun, Andreas Nico, et d'une communauté. Né à Pise – centre majeur de la production céramique italienne – avant 1465, ce potier suit sa famille à Savone – autre grand lieu majeur de la production transalpine – avant d'entreprendre un périple provençal, peut-être dans la suite du Sénéchal de Vesc rencontré pendant les campagnes d'Italie. Quoi qu'il en soit, il se fixe à Manosque en 1488 où la ville consent des conditions favorables à son installation et il y œuvre par la suite dans la veine de ce qu'il a appris et qui est alors en vogue, la terre vernissée sur engobe dans des formes et des décors «pisano-ligures».

Cet artisan remarquable est rejoint très vite par un compère de Savone, Petrus de Meriado et à eux deux ils ont formé une première génération d'apprentis devenus maîtres et l'un d'entre eux, Ludovicus Revilhi, savoyard, donc italo-piémontais à l'époque, en a formé à son tour un grand nombre.

Andreas Nico, qui possédait de grands savoirs techniques était aussi certainement faïencier, puisqu'il enseigna «l'art du vernis de toutes les couleurs» à Avignon et qu'il confectionna des ogives bleues pour une chapelle de Manosque, lesquelles ne furent pas mises en place faute de trouver le savoir-faire nécessaire chez les maçons du cru. Il avait aussi l'esprit d'entreprise et très tôt il acquit aussi un atelier à Aix-en-Provence qu'il fit fonctionner jusqu'à son décès, se partageant entre son atelier de la montagne et celui de la capitale provençale. Ces potiers venus d'ailleurs ont transmis leur savoir à une foule d'apprentis et ceux-ci, dans les premières décennies du XVI^e^ siècle ont essaimé en Provence occidentale où on les retrouve par exemple à Aubagne, autre lieu fameux de la production céramique. L'implantation de ces «étrangers» en Provence occidentale a marqué un bouleversement complet dans la production régionale. Certes, à peu près à la même époque, ou un peu avant, à Sisteron on faisait des écuelles et de rares décors incisés, mais autour de Manosque naît une production et ses dérivés, que les analyses géochimiques et les typologies ont permis de classer dans un vaste «groupe Manosque» dont l'aire de diffusion paraît jour après jour plus étendue au vu des données d'archives comme des découvertes archéologiques, le long de la Durance d'Avignon à Gap, de ses affluents la Bléone et le Verdon ainsi que sur quelques sites de Basse-Provence, Aix et Marseille notamment, peut-être plus tardivement dans ce dernier cas (Démians d'Archimbaud 1989, 1993 et 1995 ; Amouric, Picon, Vallauri 1993 et 1995 ; Amouric, Vallauri 1995 ; Abel 2014).

Moustiers des origines

Qui veut évoquer la part de la Provence alpine dans la production céramique française centre généralement son propos sur l'un des foyers les plus glorieux de la faïence européenne, Moustiers, dont l'histoire est évoquée dans ce même catalogue par Nadine Gomez.

Mais les terres émaillées et peintes ne furent pas de génération spontanée dans un village apparemment aussi mal situé que possible par rapport aux voies de communication, bénéficiant seulement sur les lieux de terres de qualité dont les carrières changèrent au fil du temps et de combustible dont l'approvisionnement ne fut pas toujours aussi aisé qu'une situation montagnarde le laisserait penser. Il y avait à Moustiers dont le destin est indissociable à l'origine de celui de La Palud, un substrat, une concentration de savoir-faire artisanal dès la fin du XV^{e} siècle. Nous avons établi et détaillé naguère ce que l'on sait de ces origines longtemps obscures qui voient se mettre en place une société d'artisans potiers dont l'activité est dévolue à la vaisselle commune et à quelques céramiques culinaires, ce qui est un paradoxe apparent au vu du peu de qualités réfractaires des argiles locales (Julien 1990 ; Rességuier, Schmitt 1990).

Malheureusement les sources du XVI^{e} et début XVII^{e} siècle sont très lacunaires et en l'absence de fouille de contextes des débuts de l'époque moderne, il n'est pas possible pour l'heure de déterminer la nature exacte des vaisselles fabriquées et encore moins leur éventuelle aire de diffusion (Amouric 1995, p. 99-102).



Fig. 4 : Jarre et jarron au timbre de Moustiers, XVI^{e} s. Photo : P. Foliot.

Bernart Besson, qui avait fait son apprentissage à Biot chez Termin Accaron en 1559 a confectionné au moins une grande jarre et un jarron destinés à la resserre de l'huile ou d'autres denrées (Fig. 4). La plus grande est constellée d'estampilles à son nom « Mestre Bernart Ollier de M.(oustiers) » associée au blason du village (Amouric 1993 ; Amouric, Vallauri 2005, p. 65). Mais au-delà de cet exemple qui laisse entrevoir une typologie variée, il est certain qu'à Moustiers on fit de la terre vernissée avant que dans les années 1660 et par des voies encore inconnues, la faïence advint à Moustiers à moins que ce ne soit l'inverse.

Mais entre le tournant des XV^e^-XVI^e^ siècles et la deuxième moitié du XVII^e^ siècle, mais aussi pendant tout le XVIII^e^ et sans doute une part du XIX^e^ siècle, la terre vernissée resta une fabrication souvent de grande qualité et parfois de belle inspiration. Ces typologies, dont nous avons quelque connaissance pour le XVII^e^ siècle en particulier, posent néanmoins une question irrésolue. En effet, si le répertoire des formes paraît assez universel, même si les anses moulées des écuelles semblent parfois inspirées de l'orfèvrerie ou de la vaisselle d'étain, *quid* des modèles décoratifs et de leurs origines ?

De fait, dans la gamme des terres vernissées à décor incisé sur engobe clair, une filiation avec les fabrications de masse de l'aire pisane, à la large diffusion (Amouric, Richez,Vallauri 1999, p. 80-86), vient aisément à l'esprit de l'observateur, au vu des oiseaux, poissons, fleurs, blasons de fantaisie, croix de Malte et autres dessinés « au clou » avec maestria et ponctués de points d'engobe brun-rouge et de taches d'oxyde de cuivre vert, qui ornent les écuelles, les coupes et les plats au vernis d'un jaune éclatant, au revers vernis brun. Le dépotoir de production retrouvé chez un ancien faïencier a été revisité à l'occasion de la création du nouveau musée, et ce don de tessons a permis de compléter certaines pièces reconnues en 1995 et d'enrichir le répertoire de motifs de blasons fleurdelisés, de soleils rayonnants et de personnages (Zérubia 1995a) (Fig. 5). En revanche, certains motifs pisans ne semblent pas se retrouver sur nos vaisselles, tels que les fruits par exemple.

De même, il existe dans les gammes de Moustiers issues de ce même ensemble et de celui de Saint-Jeannet, des pièces revêtues d'engobes mêlés qui s'inscrivent bien dans la tradition toscane.



Fig. 5 : Plats au blason, dépotoir Bondil à Moustiers, XVII^e^ s. Musée de Moustiers. Photo : L. Vallauri.



Fig. 6 : Tessons de plats et écuelles à décors incisés, marbrés ou au barrolet, dépotoir Bondil, Moustiers XVII[e] s. Musée de Moustiers. Photo : L. Vallauri.

En revanche, que dire des décors d'engobe posés au barrolet et imprimés qui leur sont associés, de cercles sécants, fuseaux, rouelles, gouttes, feuillages etc. sinon qu'ils appartiennent sans doute bien plus à une tradition régionale et locale et qu'ils sont mis en œuvre dès une époque antérieure au temps des incisées (Fig. 6).

Ces céramiques d'aspects et de formes variés doivent être considérées comme des objets de série à quelques exceptions près, de rares grandes formes qui furent plutôt l'apanage des ateliers de l'arrière-pays marseillais, de la vallée de l'Huveaune, nés ou fécondés par des potiers bas-alpins qui essaimèrent tout au long des XVII[e] et XVIII[e] siècle dans toute la Basse-Provence.

A l'époque moderne, Moustiers se distingue non seulement par ses faïences de très grande qualité, diffusées jusqu'aux Amériques par l'entremise d'un extraordinaire réseau de négociants et dépositaires, mais plus discrètement aussi par ses terres vernissées communes aux décors libres et foisonnants dont l'attrait est indéniable. Leur présence est bien repérée à Digne et dans des collectes effectués sur le plateau de Valensole, à Puimoisson, La Palud, Riez, Entrevennes, Forcalquier (Varano 2008), le long de la vallée du Verdon, de l'Asse, de la Bléone etc.

Le foisonnement du Val de Durance

Moustiers n'est cependant pas le seul foyer de la terre vernissée dans le ressort de la Provence alpine. Le Val de Durance a connu de multiples implantations dont la chronologie reste à préciser. Forcalquier possède des ateliers de façon continue entre le XVI[e] et XIX[e] siècle ; Manosque jusqu'au XX[e] siècle, Sisteron aussi, tout comme, Riez, La Palud-sur-Verdon ou Castellane. A Peyruis, il y a des potiers depuis le XVI[e] siècle apparemment et jusqu'à la fin du XVIII[e] au moins, à Château-Arnoux et à Peipin, entre le XVII[e] et XIX[e]-XX[e] siècles (Maurel 1995). Il en est de même à Digne de façon intermittente au XVI[e] siècle, puis apparemment pérenne à compter de 1658, quand la communauté passe une convention avec Claude

Allard, fils d'Antoine potier de terre à Moustiers pour fabriquer et vendre des produits sur place aux habitants de la ville, des alentours et aux étrangers. Les sources écrites et les dépotoirs de production dans le quartier du Bourg retracent l'activité des deux familles de potiers Allard et Hugues jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle (Zérubia 1995b).

Chacune de ces localités possédait un groupe d'officines qui mériterait une étude approfondie, mais quelques données chiffrées en indiquent déjà l'importance relative. Ainsi, l'«Enquête sur les manufactures» de 1783 recense-t-elle huit ateliers à Château-Arnoux, six à Peipin qui forment cinq ateliers, deux à Castellane, trois à Forcalquier, quatre à Manosque, cinq à La Palud, deux à Peyruis, un à Riez, deux à Valensole. Sisteron n'est pas mentionné dans cet inventaire, qui n'est pas complet et ne prend en compte que 143 paroisses de l'actuel département des Alpes-de-Haute-Provence où l'on recense actuellement 198 communes (AD04, C43).

S'y ajoutent les deux ou trois faïenceries d'Allemagne-en-Provence dont la production se rapproche de celle de Moustiers entre 1765 et les années 1810, avec quelques nuances décoratives plus rustiques et se prolonge dans le XIX[e] siècle (Rességuier 2004).

Le constat de cette abondance de fabriques ne doit pas masquer la rareté des artefacts que nous pouvons proposer en regard, faute de fouilles et d'études de séries d'époque moderne bien reconnues. Une petite jarre porte de magnifiques estampilles de croix, cœurs, étoiles et initiales IC, trèfles avec timbres « La Palu » et la date 1602, mais c'est là un objet isolé (Amouric, Vallauri 2005 p. 92-93). Les prospections permettent de reconnaître sans peine de très grandes quantités de tessons qui s'apparentent ou appartiennent aux catégories communes de Moustiers, mais il n'est pas certain que tous ces centres n'aient pas confectionné des produits analogues. La question reste à démêler, processus qui prendra le temps des études sur du matériel non encore mis au jour ou en déshérence. Doit-on enfin renvoyer à ces ateliers méconnus les gammes rustiques de vaisselles utilitaires destinées aux usages divers du monde paysan ?

Parallèlement à la poterie commune et à la faïence, les ateliers bas-alpins partagent avec ceux du Var une production spécifique de tuiles vernissées, voire émaillées, au XVII[e] siècle surtout et de malons vernissés et, plus rarement faïencés entre le XVI[e] et le XX[e] siècle.

Les châteaux et clochers des Alpes-de-Haute-Provence ont ainsi souvent été couverts de tuiles vernissées en brun-rouge, noir, vert, jaune et plus rarement en bleu, peut-être émaillées alors. Bien peu ont survécu aux rigueurs des frimas et du climat, mais il en reste quelques reliques dans les collections archéologiques, quelques lambeaux en place ici ou là. Les clochers de la Mure-sur-Argens, de Thorame-Basse, de Colmars-les-Alpes, le chœur de Thorame-Haute, montrent encore des associations de tuiles vertes, brunes, jaunes, brun-rouge dans toutes leurs nuances (Amouric, Vallauri, Vayssettes 2008, p. 277-279-282-283).

Dans le domaine civil, de nombreux châteaux comme dans le Haut-Var s'adornaient de telles parures. Aujourd'hui des restaurations comme celles du château de Campagne à Roumoules en donnent à voir l'ordonnancement ostentatoire et flatteur (Fig. 7). Des variantes plus modestes sont également toujours visibles dans les campagnes.

A cela s'ajoutent quelques pavements vernissés généralement en piètre état, dont R. Collier esquissa l'inventaire en 1986. Le couvent des capucins de Riez conservait des restes de rosaces d'éléments en terre vernissée en vert, jaune et noir, le vestibule du château de Campagne était dallé en vert et jaune, le chœur de Notre-Dame de Lauzière au Brusquet est carrelé en vert, jaune et brun, comme le château de Sainte-Euphémie à Sisteron, ou la chapelle Saint-Christophe à Rougon et bien d'autres encore où l'on devine de pauvres reliques aux teintes autrefois éclatantes. Il y eut enfin quelques décors bien plus sophistiqués comme celui de la chapelle Notre-Dame de Liesse à Mézel au décor complexe de hampes fleuries, de palmes, d'œillets stylisés posés en diagonale et de frises de feuillages dessinés en engobe clair, daté par inscription du XVII[e] siècle, volé en quasi-totalité en 1979 (Zérubia 1995c).

Un autre carrelage en terre vernissée provenant de l'église paroissiale de Châteauneuf-les-Moustiers a été conservé en partie (Fig. 8). Il devait alterner les malons à décor incisé de feuilles de chêne inscrites dans les triangles formés par les diagonales du cadre de bordure, dont 8 ont survécu au dépeçage et des pièces monochromes vertes ou jaunes, dont 15 nous sont parvenues. S'y ajoutaient un carreau au moins représentant un oiseau gravé du type de ceux qui figurent sur les fonds d'écuelles ou de plats de



Fig. 7 : Toitures restaurées du Château de Campagne, Riez. Photo : G. Rocherieux.

Moustiers du XVII[e] siècle. Une inscription mentionnant une dédicace des recteurs Etienne Bondil et Pierre Ménart, les donateurs, ainsi que la date dans un cartouche (1642) ont également été préservées (Zérubia 1995c ; Amouric, Vallauri, Vayssettes 2004, p. 56).

Des pavements bi-partites et monochromes de « pan carré » plus proches de nous dans le temps, sans doute du XIX[e] siècle, sont encore visibles dans la chapelle Saint-Jean de Taravon à Volonne et il y en eut et il y en a certainement de nombreux autres à recenser. Ces carreaux de 20 x 20 cm environ étaient aussi utilisés pour étancher les cuves vinaires ou à huile, et aux périodes les plus récentes utilisés pour composer les dosserets de propreté des « piles » et d'éviers.

L'énigme de Mane

Certaines de ces fabriques posent par ailleurs de réels problèmes de documentation, comme c'est le cas de la « faïencerie » dite de l'Aresten ou Arestin de Mane, à laquelle sont attribuées traditionnellement des fontaines aux décors d'applique ou en réserve peu ordinaires (fig. p. 28).

Dans le cas d'espèce, nous en sommes aujourd'hui au même point que Berluc-Pérussis en 1885, qui a établi qu'en 1740 Jean Arnaud vendit à Etienne Arestin un « local situé à Mane, pour y établir une fabrique de faïence » laquelle aurait fonctionné de 1748 à 1752. D'après un « Livre de Raison » dont nous ignorons le propriétaire et le détail du contenu, Arestin aurait livré à ce dernier « des assiettes et divers autres objets de faïence de couleur jaune ». Ces éléments semblent les seuls assurés à ce jour et il faut faire litière d'une fausse tradition érudite qui voudrait que dans un des ouvrages d'horticulture publiés sous la plume du Père Jean-Paul de Rome d'Ardène, originaire du même lieu, des planches de sujets champêtres et d'animaux fantastiques représentatives du répertoire décoratif de ladite faïence de Mane aient été publiées, ce que dément la lecture des ouvrages du Père d'Ardène. En outre, les fontaines traditionnellement attribuées à la production de Mane, sur des bases inconnues, ne sont que terre vernissée et jamais faïence et ne sauraient raisonnablement être antérieures à l'extrême fin du XVIII[e] siècle et doivent plus probablement être datées de la première moitié du XIX[e] siècle. Elles n'en sont pas moins remarquables par la variété de leurs motifs en réserve ou en applique dont certains s'inspirent de décors effectivement bien plus anciens – mufles ou lions héraldiques - ou sont tout simplement étranges et peuvent donner lieu à d'improbables interprétations ésotériques. Un seul nom assuré celui de L. Gaudin sur une fontaine toute simple d'époque Restauration est clairement identifiable comme production locale (Amouric, Vallauri, Vayssettes 2008, p. 150-152).

Le marché de la céramique au tournant des XIX[e] et XX[e] siècles

Il est patent qu'en dehors des séquences fin XV[e] - début XVI[e] avec les ateliers de Manosque et leurs filiales et, à partir du dernier tiers du XVII[e] siècle, avec l'assomption puis l'apothéose de Moustiers, les Alpes de Haute-Provence n'ont pas joué un rôle majeur dans la production céramique provençale. Il n'en reste pas moins que le Val de Durance et du Verdon ont vu se concentrer de nombreux ateliers à la production *a priori* rustique dont l'aire de chalandise fut toute régionale, voire locale, fournissant à un monde agricole à l'économie étriquée le nécessaire et le quotidien.

Les mutations économiques du XIX[e] siècle, l'ouverture des voies de communication nouvelles ont fortement contribué à une diversification du vaisselier par apports exogènes massifs, lesquels ont entraîné à terme l'affaiblissement puis la disparition des ateliers locaux. Ces phénomènes furent cependant plus lents à se produire que l'on ne l'imaginerait au regard de la situation prévalant dans des zones de plaine plus immédiatement perméables à la « nouveauté » et plus intégrées aux réseaux de diffusion mis en place par les industriels de la faïence fine et de la porcelaine.

L'*Annuaire de la Verrerie et de la Céramique*, publié en 1888 par Camille Rousset rend compte de ces évolutions en cours : deux ateliers - Ailhaud et Reymond - sont en activité à Riez, deux à Forcalquier - Audoyer et Magloire -, deux à Peipin – Baille - Bontoux et Caffin - un à Annot - A. Féraud -, un à Manosque – Bousquet - et quatre à Quinson, trois conduits par des membres de la famille Avon ou Avond - Avond Aîné, Avond cadet, Avond Augustin -, et le dernier par un dénommé Peynier.

Il manque à l'évidence à cet état, le ou les ateliers de La Palud, mais l'absence de Château-Arnoux ne reflète sans doute que la fin d'une activité qui doit se situer dans les années 1860-1870. On dénombre en effet 4 à 5 potiers jusqu'en 1841, puis seulement deux, puis un seul, Joseph Santon qui fut peut-être le dernier potier à terre de Château-Arnoux jusqu'en 1861. Entre cette date et 1866, toute production semble y avoir cessé.

A ces fabriques modestes s'ajoutait un certain nombre de tuileries et/ou briqueteries moins exactement recensées.



Fig. 8 : Carreaux du pavement de l'église de Châteauneuf-les-Moustiers, Musée de la Palud-sur-Verdon. Photo : Ph. Foliot.

Le *Guide de Provence, Commercial-Industriel-Professionnel et financier* de 1906, bien que moins précis en ce qu'il n'indique pas systématiquement les noms des artisans/industriels en exercice, signale néanmoins lui aussi la fabrique Féraud à Annot, une seule poterie à Forcalquier, celle de la Veuve Roche, une seule à Peipin, celle de Bontoux, une à Riez, sans plus de précisions, au lieu de deux précédemment, des fabriques sans en donner le nombre et les noms de propriétaires à Quinson, mais aussi une à Tartonne, appartenant à Jules Roux, une à Castellane, exploitée par J. Aune, une à La Palud, sans nommer son propriétaire. A ces établissements dédiés à la poterie s'ajoutent une ou plusieurs fabrique(s) de poteries, tuiles et briques à Roumoules et un nombre conséquent de « fabriques de tuiles », de « tuiles et briques », « briqueteries », et « Tuileries » : Briqueteries à Aiglun, tuilerie Savouillan à Banon, tuilerie Brunias à Bras d'Asse, Brémond à Forcalquier, Joseph Artuad à La garde, tuilerie anonyme à Limans, tuilerie Arnoux à Mézel, tuilerie-briqueterie à Oraison, Tuilerie Hérisson à Pierrerue, des tuileries/briqueteries sont signalées à Quinson, sans mention des noms d'exploitants, une tuilerie à Selonnet, une à Valavoire, une ou plusieurs à Valernes, plusieurs à Valensole. Cet inventaire est cependant assurément lacunaire puisqu'il ne fait pas mention de la tuilerie Guiou, usine de quelque importance située à l'entrée de Manosque dont plusieurs vues des années 1900 nous sont parvenues (fig. p. 12).

Ces données, pour importantes qu'elles sont, doivent être regardées avec prudence, car forcément lacunaires, au regard du mode d'établissement même de ces documents, déclaratif et payant. D'autre part, comme l'ambiguïté des dénominations le montre, il est assuré que dans l'une ou l'autre des « tuileries » recensées furent confectionnés des tuyaux de poterie et bien d'autres articles de vaisselle commune. De ce point de vue, la fouille et les collectes réalisées dans le quartier des Bons-Enfants à Peipin (Breichner, Guionova 2005) et dans la région de Château-Arnoux donnent à voir une polyvalence assurée. Tous les objets du quotidien y sont représentés, tians, écuelles, assiettes, pots à graisse, à conserve, à confiture et à miel de tous profils, faisselles et porte-faisselles, tourne-omelettes, daubière, cruches, pichets, pots de chambre, bains de siège et en grande séries aussi des bouteilles ou bourraches à huile et des jarrons aux morphologies variées, renforcés de cordons digités, à deux ou trois anses en coquille ou à deux ou trois petites anses rubanées, à bec tubulaire, à bec verseur, mais aussi des tuyaux de canalisation, des éviers, des pots de fleurs, des jarres à l'imitation de celles de Biot qui tiennent le haut du pavé etc. (Amouric, Vallauri 2005, p. 97-99 ; Amouric, Vallauri, Vayssettes 2008, p. 32-39, 116,117, 225 ; Guionova 2011 et 2012).

De même, l'enquête menée entre 1982 et 1985 par Alpes de Lumière sur la dernière fabrique de la Palud dont l'activité cesse en 1926 est tout à fait parlante, puisque J.-B. Peisselon y tournait et moulait tout ce que l'approvisionnement d'une communauté assez isolée nécessitait. Tuiles, briques, malons et tous les articles de poterie brute et vernissée du quotidien. Assurer l'indispensable, le plus trivial, ne signifiait pas pour autant des artisans privés de génie créateur, de fantaisie. Deux frustes têtes de bougeoirs en forme de visages humains hallucinés en administrent la preuve plaisante (Lesch 1985 et 1991; Amouric, Vallauri, Vayssettes 2009, p. 315).



Fig. 9 : Plats timbrés de la fabrique Bousquet de Manosque et modèle d'Apt, coll. Part. Photo : Ph. Foliot.

Un marché ouvert

Le Val de Durance était à même, donc, de fournir à l'essentiel des besoins ordinaires de la population bas-alpine. Ce fait ne signifie pour autant ni autosuffisance (?) ni autarcie.

Les jarres de Fréjus, puis de Biot furent en usage dès le XVI[e] siècle et jusque fort avant dans le XIX[e] siècle, pour ce qui est de Biot, imitées cependant à cette époque par les ateliers des Bons-Enfants. Enfin, sans doute dès le XVIII[e] siècle et de façon plus nette au XIX[e] siècle, Vallauris et dans une moindre mesure Dieulefit se taillent la part du lion dans l'approvisionnement en marmites, poêlons, toupins et autres pots à café, lequel est complété par des plats à feu et des casseroles de Sainte-Uze et des bonbonnes de grès de La Chapelle-aux-Pots dans l'Oise.

De nouveaux produits sont également adoptés, dont certains dorénavant confectionnés localement. Parmi ceux que l'on alla quérir sur le marché régional, il y a le filtre à eau en terre poreuse, objet d'hygiène dont le plus connu des fabricants était marseillais, à partir des années 1860 l'Hydronette Vigié. La collection de Salagon conserve un corps de filtre de F.(rançois) Balocco, aussi marseillais, dont la fabrique était située d'abord au 261 A Boulevard National entre 1895 et 1899 et par la suite jusqu'en 1902 ou 1903 au 116 rue Loubon. L'on a aussi recouru aux tomettes de Salernes et aux tians et cruches fines et demi-fines des ateliers de l'Huveaune, Aubagne et Saint-Zacharie.

Des faïences stannifères de Moustiers, Varages et des faïences fines de fabrication régionale, Apt, Varages, Pont-de-l'Etoile, mais surtout du Nord et de l'est de la France, Creil, Montereau, Sarreguemines, Lunéville ou encore anglaises, constituent tout comme la porcelaine industrielle un relatif haut de gamme des intérieurs bourgeois (Guionova 2012).

Cette ouverture au marché, que matérialisent les collectes effectuées dans les vaisseliers bas-alpins, les documents commerciaux les corroborent. La Liquidation des biens de Fabien Galissian, négociant en poterie et verrerie de Sisteron en 1892-1893, en dessine une partie des contours géographiques au travers de la liste de ses créanciers. Au nombre de ceux-ci on relève d'abord dans l'aire de chalandise proche « Bontoux, potier, rue droite à Sisteron », propriétaire d'un atelier aux « Bons-enfants » et Joseph Bousquet qualifié de négociant en porcelaine, à Manosque, qui est aussi un fabricant de terre vernissée fine, comme le montrent des plats de forme Louis XV du même moule que des plats d'Apt (Fig. 9). Les terres réfractaires sont représentées par Pascal Pierre et Mathieu Terrin fabricants et négociants de Vallauris et Elie Jules Pouzet, fabricant et négociant à Dieulefit. La faïence fine et la porcelaine, on le sait, tenaient aussi une place importante dans l'*instrumentum* domestique de la fin du XIX[e] siècle, et plusieurs négociants, un marseillais, G. Verlaque, un alsacien, Meyer Lévy à Colmar et un diffuseur de la Manufacture de porcelaine de la Croix Blanche à Vierzon, Besnard Lachaise et Cie, laissent entrevoir la diversité d'origine et de qualité de la vaisselle de table en usage en cette fin de siècle dans les Alpes de Haute-Provence (A.D.04 3U/205).

Henri Amouric, Lucy Vallauri,
Aix-Marseille Université - CNRS
UMR 7298 - LA3M

BIBLIOGRAPHIE

La tuile, de l'artisanat à l'industrie

BROMBERGER, Christian, LACROIX Jacques, RAULIN, Henri, *Provence*, collection L'architecture rurale française (9), Berger-Levrault Editeur, 1980.

Des nids en terre cuite, les boulins

MARTEL, Pierre, « Sites et monuments de Haute-Provence. Les pigeonniers. Pigeonniers de France », *Les Alpes de Lumière*, n°42, 1967.

MARTEL, Pierre, « Sites et monuments de Haute-Provence. Les pigeonniers. Pigeonniers de Haute-Provence », revue *Les Alpes de Lumière*, n°43, 1967.

MASSOT, Jean-Luc, *Maisons rurales et vie paysanne en Provence*, Actes Sud, 2004.

CLAP, Bernard (sous la direction de), A la découverte des cabanons et pigeonniers du Plateau de Valensole, Parc Naturel régional du Verdon, 2014.

Terres de Durance, quoi de neuf ?

Abel 2014 : Les productions naissantes des ateliers de la vallée de l'Huveaune face aux importations, milieu du XVII[e] siécle, In : Fouilles à Marseille : objets quotidiens médiévaux et modernes sous la direction de Véronique Abel, Marc Bouiron, Florence Parent, Paris, Editions Errance, 2014, p. 151-152.

Amouric 1989 : AMOURIC (H.). – Les tuiliers de Manosque à la fin du XIV[e] siècle. Service public et service privé, *Provence Historique*, Fascicule 155, 1989, p. 17-34.

Amouric 1993 : AMOURIC (H.). - Sources écrites et histoire de la faïence : questions pour une méthode ? *In* : Actes du colloque Faïence et archéologie, Moustiers, 1991. (Bulletin de l'Académie de Moustiers, 1993), p. 35-45.

Amouric et al. 1993 : AMOURIC (H.), PICON (M.), VALLAURI (L.), Manosque et les ateliers de Moyenne Durance. *In* : ABEL (V.), AMOURIC (H.) dir. - Un goût d'Italie : céramiques et céramistes italiens en Provence du Moyen Age au XX[e] siècle. Catalogue de l'exposition, Aubagne, ed. Narration, 1993, p. 56-59.

Amouric 1995 : AMOURIC (H.). - Les faibles lumières de l'historien p.93-94 ; Moustiers : noces de hasard, naissance d'une légende p. 99-102 ; Semailles italiennes, moissons provençales p. 107-111; Le commun et le rare : terres cuites d'architecture p. 114-115 ; A la croisée des chemins p. 136-139, *In* : *Terres de Durance, céramiques de l'Antiquité aux temps modernes*, catalogue d'exposition, Musées de Digne et de Gap, 1995, éd. Narration.

Amouric, Vallauri 1995 : AMOURIC (H.), VALLAURI (L.). - Tous les chemins mènent à Manosque. *In* : *Terres de Durance, céramiques de l'Antiquité aux temps modernes, catalogue d'exposition*, Musées de Digne et de Gap, 1995, éd. Narration, p. 96-98.

Amouric et al. **1995** : AMOURIC (H.), PICON (M.), VALLAURI (L.). - Manosque à la fin du moyen-âge et au début du XVI[e] siècle : la dialectique des sources écrites, des données de terrain et de laboratoire. *In* : V[e] Colloque international de la céramique médiévale en Méditerranée occidentale, Rabat 1991, Rabat 1995, p. 385-389.

Amouric, Richez, Vallauri 1999 : AMOURIC (H.), RICHEZ (F.), VALLAURI (L.). *Vingt mille pots sous les mers, Le commerce de la céramique en Provence et Languedoc du X[e] au XIX[e] siècle*, Edisud, Aix-en-Provence 1999.

Amouric, Vallauri, Vayssettes 2004 : AMOURIC (A.), VALLAURI (L.), VAYSSETTES (J.L.). – Intimités de faïences, Aix-en-Provence, 2004.

Amouric, Vallauri 2005 : AMOURIC (A.), VALLAURI (L.) – Voyages et métamorphoses de la jarre, Aubagne, 2005.

Amouric, Vallauri, Vayssettes 2008 : AMOURIC (A.), VALLAURI (L.), VAYSSETTES (J.L.). - Poteries d'eaux : les eaux de la terre, du corps et du ciel. Nimes, 2008.

Amouric, Vallauri, Vayssettes 2009 : AMOURIC (A.), VALLAURI (L.), VAYSSETTES (J.L.). – Terres de feu, de lumière et de songes, Aubagne, 2009.

Bailly 2011 : BAILLY (E.). - *Les dépôts funéraires céramiques de la cathédrale Notre-Dame-du-Bourg à Digne-les-Bains (Alpes-de-Haute-Provence) du XI[e] au XV[e] s.).* Mémoire de master II ; Sous la direction de Nolwenn Lecuyer et le suivi scientifique : Jean-Pierre Pelletier, 2011, 290 p.

Bailly à paraître : BAILLY (E.). - Étude céramologique du matériel issue des fouilles de la nécropole de Céreste fouillé par le service archéologique départementale des Alpes-de-Haute-Provence. Service archéologique des Alpes-de-Haute-Provence.

Breichner, Guionova 2005 : Breichner H., Guionova G. - Le four potier de Peipin (Alpes-de-Haute-Provence), *Bulletin archéologique du CTHS : Moyen Age, Renaissance, Temps Modernes*, 31-32, p. 135-151.

Démians d'Archimbaud 1989 : DEMIANS D'ARCHIMBAUD (G.). – Découverte de lots de vaisselles d'époque moderne dans des églises, Notre-Dame du Bourg, Digne. *In* : *L'église et son environnement, Archéologie Médiévale en Provence*, catalogue de l'exposition, Aix-en-Provence, Musée Granet, 1989, p. 47-48.

Démians d'Archimbaud 1993 : DEMIANS D'ARCHIMBAUD (G.). -Les bols de Digne. In : ABEL (V.), AMOURIC (H.) dir. - *Un goût d'Italie*, Argillia 1993, Aubagne 1993, p. 60.

Démians d'Archimbaud, Pelletier, 1995 : DEMIANS D'ARCHIMBAUD (G.), PELLETIER (J. -P.). - Le temps des gris (VIIIe-XIII[e] s.). *In* : *Terres de Durance, céramiques de l'Antiquité aux temps modernes*, catalogue d'exposition, Musées de Digne et de Gap, 1995, éd. Narration, p. 42-43 ;

Démians d'Archimbaud, Pelletier, 1995 : DEMIANS D'ARCHIMBAUD (G.), PELLETIER (J. -P.). - Une pratique funéraire envahissante : les pégaus de Digne - *In* : *Terres de Durance, céramiques de l'Antiquité aux temps modernes*, catalogue d'exposition, Musées de Digne et de Gap, 1995, éd. Narration, p. 51-62.

Démians d'Archimbaud 1995 : DEMIANS D'ARCHIMBAUD (G). - Dépôts de vaisselle inattendus à Digne, *In* : *Terres de Durance, céramiques de l'Antiquité aux temps modernes*, catalogue d'exposition, Musées de Digne et de Gap, 1995, éd. Narration, p. 10, fig. 117-119.

Dupuis *et al.* **2015** : DUPUIS (M.), BEZAULT (S.), HENRION (E.), REVE (R.), CASTIN (T.), DANTEC (E.), DEDONDER (Y.), DEVOS (J.-F.) - *Senez, Place de l'église II* (rapport de diagnostic), Digne-les-Bains, septembre 2015.

Ganet, Pelletier 1995 : GANET (I.), PELLETIER (J.-P.) - Les trompes de Faudon, *In* : *Terres de Durance, céramiques de l'Antiquité aux temps modernes*, catalogue d'exposition, Musées de Digne et de Gap, 1995, éd. Narration, p. 85.

Guionova 2011 : GUIONOVA (G.). - *Riez, Thermes du sud, groupe épiscopal. Le mobilier médiéval et moderne (2006-2011)*, In : BORGARD Ph., MICHEL d'ANNOVILLE C. (dir.).-Riez (Alpes-de-Haute-Provence). Pré de Foire-Pré du Chapitre. Fouille programmée-Campagne 2011, Research Report. Nîmes : INRAP. 2011, p. 173-206.

Guionova 2012 : GUIONOVA (G.)- Du placard au jardin, itinéraire d'un vaisselier du XIX[e] s. à Riez, *Bulletin d'information des Amis du Vieux Riez*, 123, p. 13-22.

Julien 1990 : JULIEN (L.) - Le problème des terres et de leur exploitation à Moustiers XVIIeme, XVIIIIe, XIXeme siècles. *Académie de Moustiers*, Alpes de Haute-Provence, Bulletin n°40, 1990, p. 20-30.

Leenhardt 1996 : LEENHARDT (M.). -Céramiques du XIV[e] siècle. In : *Ganagobie, mille ans d'un monastère en Provence*, Les Alpes de Lumière, 1996, p. 235-236.

Lemaire 1995 : Sisteron : fouilles du couvent de la Visitation, *In* : *Terre de Durance, céramiques de l'Antiquité aux temps modernes*, catalogue d'exposition, Musées de Digne et de Gap, 1995, éd. Narration, p. 118.

Lesch 1985 : LESCH (R.). – Pour un musée des potiers de la Palud-sur-Verdon. – Enquête 1982-1985, Alpes de Lumière, 1985.

Lesch 1991 : LESCH (R.). – Rustique et fonctionnel : l'atelier de Peisselon à la Palud-de-Verdon, *In* : ABEL (V.), AMOURIC (H.) dir. – La céramique, l'archéologue et le potier, Aubagne, 1991, p. 64-67.

Maurel 1995 : MAUREL (C.).- Les terrailliers de Peipin et de Château-Arnoux (XVIIe-XIX[e] siècles), *In* : *Terre de Durance, céramiques de l'Antiquité aux temps modernes*, catalogue d'exposition, Musées de Digne et de Gap, 1995, éd. Narration, p. 112-113.

Mouton 2011 : Mouton (D.) – *Allemagne-en-Provence Le Castellet*, DRAC PACA, Service Régional de l'Archéologie, Bilan Scientifique 2011, p. 19-20.

Mouton 2008 : Mouton (D.) - *Mottes castrales en Provence : les origines de la fortification privée au Moyen Âge*, DAF 102, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2008.

Mouton 2015 : Mouton (D.) (ed.) - *La Moutte d'Allemagne-en-Provence : un castrum précoce du Moyen Âge provençal*, Arles : Editions Errance, Bibliothèque d'Archéologie Méditerranéenne et Africaine.

Mouton, Varano 2016 : Mouton D., Varano M., - *Allemagne-en-Provence (04) Castrum (VIIIe-XIIe siècles). Rapport de la campagne 2016*, Rapport intermédiaire, Aix-en-Provence : Service Régional de l'Archéologie. 2016.

Pelletier 1995 : PELLETIER (J. -P.). – Curel : un cimetière du Bas Moyen Age ?, *In* : *Terres de Durance, céramiques de l'Antiquité aux temps modernes*, catalogue d'exposition, Musées de Digne et de Gap, 1995, éd. Narration, p. 82, 83.

Pelletier, Fixot 1995 : PELLETIER (J. -P.), FIXOT (M.). - Ganagobie : huit siècles de céramiques communes grises. *In* : *Terres de Durance, céramiques de l'Antiquité aux temps modernes*, catalogue d'exposition, Musées de Digne et de Gap, 1995, éd. Narration, p. 44-48.

Pelletier 1996 : PELLETIER (J. -P.). - Les céramiques communes en pâte grise, In : Ganagobie, mille ans d'un monastère en Provence, Les Alpes de Lumière, p. 229-234.

Rességuier, Schmitt 1990 : RESSEGUIER (B.) de. SCHMITT (A.). - Moustiers et Varages. In : Actes du Ve colloque national de céramologie, Paris, Varia 1990, p. 27-32.

Rességuier 2004 : RESSEGUIER (B.) de. - La faïence d'Allemagne-en-Provence. *Académie de Moustiers*, Alpes de Haute-Provence, Bulletin n°54, 2004, p. 59-64.

Treglia 1996: TREGLIA (J.-C.). - Sisteron (secteur de l'enceinte médiévale et de la cathédrale). *Archéologie Médiévale*, 26, C.N.R.S. éditions 1996, p. 198.

Vallauri 1995 : VALLAURI (L.). - Couleurs d'ailleurs. *In* : *Terres de Durance, céramiques de l'Antiquité aux temps modernes*, catalogue d'exposition, Musées de Digne et de Gap, 1995, éd. Narration, p. 80, 81.

Varano 2008a : VARANO (M.). — L'église Saint-Mary de Forcalquier, Alpes-de-Haute-Provence (04). Aix-en-Provence : SRA PACA, *BSR* 2008, p. 27-28.

Varano 2008b : VARANO (M.). — La Citadelle. Forcalquier. Alpes-de-Haute-Provence (04). Aix-en-Provence : SRA PACA, *BSR* 2008, p. 27.

Zérubia (R.) 1995a : ZERUBIA (R.).- Moustiers avant Moustiers, *In* : *Terres de Durance, céramiques de l'Antiquité aux temps modernes*, catalogue d'exposition, Musées de Digne et de Gap, 1995, éd. Narration, p. 104 -106.

Zérubia (R.) 1995b : ZERUBIA (R.).- Les potiers dignois ; un dépotoir de potiers à Digne, *In* : *Terres de Durance, céramiques de l'Antiquité aux temps modernes*, catalogue d'exposition, Musées de Digne et de Gap, 1995, éd. Narration,p. 140-141.

Zérubia (R.) 1995c : ZERUBIA (R.).- Pavementss de la chapelle Notre-Dame de Liesse à Mézel ; Le pavement de carreaux vernissés de Châteuneuf-les-Moustiers, *In* : *Terre de Durance, céramiques de l'Antiquité aux temps modernes*, catalogue d'exposition, Musées de Digne et de Gap, 1995, éd. Narration, p. 116, 117.

Les faïences de Moustiers

ALARY, Jean-Claude (sous la direction de), *Les faïences de Moustiers du XVIIe au XIXe siècle au musée Arbaud et au musée de Moustiers*, Académie de Moustiers, Fage éditions, 2013.

GUILLEMÉ BRULON, Dorothée, *Moustiers et Marseille*, éditions Massin, 1997.

JULIEN, Louis, *L'art de la faïence à Moustiers*, Édisud, Aix-en-Provence, 1991.

REQUIN, abbé Henri, *Histoire de la faïence artistique de Moustiers*, édition Rapilly, Paris, 1903.

Les faïences fines de Castellet et d'Apt : 3 siècles de renommée

DUMAS, Marc. *Les faïences d'Apt et Castellet*, Edisud, 1990. *1500 ans de céramique en Vaucluse, ateliers et productions de poteries du Ve siècle au début du XXe siècle*, catalogue d'exposition, Musée des faïences, Château de La Tour d'aigues, Conseil Général de Vaucluse, 1996.

KAUFFMANN, André. *Joseph Bernard, faïencier d'art (1905-1973) : les couleurs de la terre*, catalogue d'exposition, Musée des faïences, Château de La Tour d'aigues, conseil Général de Vaucluse, 2005.

KAUFFMANN, André. *Essai sur l'histoire de la faïence d'Apt aux XIXe et XXe siècles*, Association pour la Sauvegarde et la promotion du Patrimoine Industriel en Vaucluse, cahier n°63, 2016.

MAURIZOT, Jean-Louis. *Claire Fouque, dite la Veuve Arnoux, de Moustiers à Apt, puis à Toulouse*, dans : ARCHIPAL, Archéologie & Histoire en pays d'Apt, bulletin n°65, décembre 2009 (p.71-80).

POËZEVARA, Sandra. *L'aventure continue, lumière sur les entreprises innovantes, éditions de la Ville d'Apt, Musée municipal*, 2013 (p.26-35).

POËZEVARA, Sandra. *Les faïences d'Henri Bernard de La Croix, entre art et industrie*, éditions de la Ville d'Apt, Musée municipal, 2015.

Céramistes en haute Provence

ATTANÉ, Anne, LANGEWIESCHE, Katrin, POURCEL, Franck, *Néoruraux. Vivre autrement*. Le bec en l'air, 2004.

BROMBERGER, Christian, « Ethnographie », *in Provence*, Christine Bonneton Editeur, p. 86-249, 1989.

CHEVALLIER, Denis (sous la direction de), *Savoir faire et pouvoir transmettre*, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, Ministère de la Culture, 1996.

KAUFFMANN, André, VAN ROOIJEN, Saskia, *Les mots de la terre : les céramistes du Vaucluse parlent de leur métier*, Musée départemental des faïences, La Tour d'Aigues, 2015.

Quand des céramistes d'art transforment les territoires de l'art et de l'artisanat

ABBOTT, Andrew. Les choses des frontières. Dans D. Demazière & M. Jouvenet (Éds). *Andrew* Abbott et l'héritage de l'école de Chicago (pp. 119-144). Paris : Editions de l'EHESS, 2016.

AUDUGE, Sophie. *Note de synthèse sur les artisans d'art, leur affiliation au régime des artistes-auteurs et le régime fiscal qui leur est applicable*, 2013.

BAJARD, Flora. *L'invention de la céramique d'art en France. Sens du travail et styles de vie*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, à paraître.

BOURDIEU, Pierre. La production de la croyance. *Actes de la recherche en sciences sociales*, *13*(1), 3-43, 1977.

HEINICH, Nathalie. *L'élite artiste : excellence et singularité en régime démocratique*. Paris : Gallimard, 2005.

HEINICH, Nathalie, & SHAPIRO, Roberta. *De l'artification enquêtes sur le passage à l'art*. Paris : EHESS, 2012.

JOURDAIN, Anne. *Du cœur à l'ouvrage. Les artisans d'art en France*. Paris : Belin.

La revue de la Céramique et du Verre. (1984) (Vol. 17). (S.l.) : (s.n.), 2014.

MOULIN, Raymonde. De l'artisan au professionnel : l'artiste. *Sociologie du travail*, (n°4), 388-403, 1983.

MOULIN, Raymonde. *L'artiste, l'institution et le marché*. Paris : Flammarion, 1992.

ZARCA, Bernard. La vie militante d'un peintre en lettres. *Actes de la recherche en sciences sociales*, *62*(1), 83-92, 1986.



ALPES DE HAUTE PROVENCE
LE DÉPARTEMENT

Musée et Jardins
Salagon

musée de France

MONUMENT
HISTORIQUE